

## « Georges Moustaki est l'égal des plus grands »

Lorsqu'il est question des plus grands chanteurs francophones, Brel, Brassens et Ferré font la course en tête, talonnés par Trenet, Piaf et Barbara, parfois Ferrat, Aznavour, Gainsbourg ou Nougaro. Mais de Moustaki, point. «C'est uniquement le cas en France, pas à l'étranger où il est considéré comme un fleuron de la chanson française, nuance son biographe. Il y a dix-quinze ans, on pensait même qu'il ne chantait plus alors qu'il faisait des concerts partout dans le monde.»

Ce manque de reconnaissance tient sans doute à son parcours. Moustaki a en effet d'abord été reconnu comme auteur, l'un des plus grands de sa génération. Il a principalement écrit pour Edith Piaf, qui a fait un triomphe de Milord et avec qui il a vécu un an – il avait 24 ans, elle 44 -, pour Barbara (La ligne droite, La longue dame brune) ou pour Reggiani (Sarah, Ma Liberté, La Solitude). C'est Le Métèque, qu'il ne pense pas interpréter lui-même car ses disques précédents se sont peu vendus, qui va en faire une vedette en 1969. Lui qui s'était résolu à ne plus chanter ne va pas arrêter pendant près de quarante ans, connaissant d'autres succès.

Né à Alexandrie en 1934, le petit juif aux trois prénoms – Giuseppe, Youssef et Joseph – parle autant de langues: l'italien à la maison, l'arabe dans la rue, le français à l'école. À Paris, où il arrive en 1951, son écoute de Brassens aux Trois Baudets, en première partie de son idole d'alors, Henri Salvador, agit comme un électrochoc. C'est d'ailleurs par admiration pour le «moustachu», mais aussi parce que son diminutif, Jo, s'y prête, qu'il choisit Georges comme prénom d'artiste. «Il a découvert que la chanson pouvait dire des choses importantes sous une forme légère», précise Louis-Jean Calvet qui rappelle que Le Gorille est une chanson contre la peine de mort.

Après quelques passages par Bruxelles comme vendeur de livres puis en se produisant à La Rose Noire, tranche de vie qu'il ressuscitera en 2001 dans un polar, Petite Rue des Bouchers, Moustaki finit par s'imposer à Paris. Sa carrière va ensuite l'amener à signer quelques musiques de films (notamment l'admirable Solo de Mocky) et à découvrir les rythmes brésiliens dont il deviendra l'un des meilleurs ambassadeurs. Sans jamais s'arrêter de dessiner et de peindre, pratiques artistiques auquel il s'adonne depuis son enfance.

Pendant toutes ces années, entre deux albums, il remplit les salles de France et d'ailleurs. Son ultime tournée, entamée à Uccle en septembre 2008, se termine douloureusement en Espagne quatre mois plus tard. Début janvier, à Barcelone puis à Valence, ses problèmes respiratoires l'obligent en effet à sortir de scène après quelques chansons. Il raccroche définitivement, se consacrant désormais principalement à l'écriture. À sa mort, le 23 mai 2013, il travaillait sur deux livres.

Louis-Jean Calvet, «Georges Moustaki», L'Archipel, 372 p., 22€.